



ALEX
MISKIRTCHIAN

© Luc Plas

Je dois ma vie à la boxe

Je souhaitais rencontrer **Alex MISKIRTCHIAN** depuis pas mal de temps. Arménien arrivé de Géorgie sans connaître un mot de français, devenu vice-champion du monde de boxe... Son parcours et sa détermination sans faille ont de quoi impressionner ! Prévenant et à l'écoute, il s'est prêté au jeu des questions / réponses avec, à la fois, beaucoup de spontanéité et de pudeur. Mais qu'on ne s'y trompe pas, sur un ring, il a l'œil du tigre et il ne lâche rien !

Étant donné votre parcours, vous êtes un exemple pour beaucoup de jeunes d'origine immigrée...

Alex MISKIRTCHIAN : Je ne sais pas si je suis un exemple... Je suis quelqu'un de simple. Je suis d'origine arménienne, mais je suis né et j'ai grandi en Géorgie. Ma maman voulait offrir une vie meilleure à ses enfants. Je suis très fier d'elle. Il faut beaucoup de courage pour tout quitter et tenter sa chance dans un pays inconnu. Elle connaissait quelqu'un en Belgique qui pouvait nous accueillir, et nous sommes arrivés à Dinant. Quand tu arrives dans un pays où tu ne connais personne, tu dois tout apprendre par toi-même, te débrouiller seul, c'est très dur, mais il faut s'accrocher ! Il faut tout faire pour

s'intégrer, c'est très important. Quand je suis arrivé à 15 ans, je ne parlais pas un mot de français. J'ai commencé à suivre les cours à l'Institut Cousot à Dinant. J'étais déjà à fond dans la boxe, et c'était surtout ça qui comptait.

Qu'est-ce qui vous a le plus étonné en découvrant l'école en Belgique ?

AM : En Géorgie, il n'y avait pas de vitres aux fenêtres de l'école, pas de chauffage, mais nous étions très proches les uns des autres, très solidaires. On avait beaucoup de respect pour les enseignants. Quand je suis arrivé en Belgique et que j'ai vu la manière dont les élèves se comportent, je me suis dit : « *C'est une catastrophe* », quel manque de respect ! Les élèves

vont en classe seulement s'ils en ont envie. Quand ils ont de mauvais points, ils disent au professeur : « *C'est parce que vous ne m'aimez pas* »... Je ne comprends pas ça ! Quand je rencontre un(e) de mes ancien(ne)s enseignant(e)s qui me dit : « *Alex, je suis fière de toi, de ton parcours* », je réponds toujours : « *Monsieur ou Madame Untel, c'est moi qui vous remercie* ». J'ai été élevé comme ça, avec ce sens du respect pour les adultes qui nous ont aidés à grandir, qui nous ont appris ce qu'est la vie.

Certains enseignants vous ont-ils marqué ?

AM : En Géorgie, j'aimais surtout les cours de gym, mais je me souviens

aussi d'une prof de littérature russe qui nous apprenait des poèmes. J'aimais beaucoup la poésie. À Cousot, je me souviens plus particulièrement de Monsieur NOIRHOMME, le prof de maths. C'est un exemple pour moi. Il est ferme, clair, précis, très ouvert, mais quand c'est le moment de se mettre au boulot, pas question de rigoler. J'ai énormément de respect pour lui !

C'est en Géorgie que vous avez commencé la boxe ?

AM : Oui, à 9 ans. Ma grand-mère m'emmenait partout. J'ai essayé le basket et même la danse classique, mais ce n'était vraiment pas mon truc ! La boxe, j'ai vraiment aimé ça. J'étais un élève plus doué en boxe qu'à l'école.

CARTE D'IDENTITÉ

Nom : MISKIRTCHIAN

Prénom : Alex

Âge : 29 ans

Profession : boxeur

Signe particulier : s'est essayé à la danse classique avant de choisir la boxe

Qu'est-ce qui vous plaît dans la boxe ?

AM : J'aime les défis depuis toujours, j'aime me dépasser. Je crois que ce sont les difficultés de la vie qui font avancer. Je dois ma vie à la boxe. Elle m'a aidé, elle m'a discipliné. J'ai progressé petit à petit, et je suis devenu professionnel. J'ai gagné de plus en plus de combats : champion de Belgique, champion de la Communauté européenne, champion WBC international, quadruple champion d'Europe, vice-champion du monde.

Et en décembre dernier, vous avez reçu le Gant d'or, qui récompense le meilleur boxeur belge...

AM : Oui, je l'ai reçu pour la 2^e année consécutive, et j'en suis très fier ! Il y a énormément de travail pour arriver à ça. Les gens vous voient quand vous faites l'actualité, quand vous devenez champion. Ils ne voient pas tout ce qu'on fait pour y arriver. Il faut travailler très dur, entrer le premier dans la salle d'entraînement et en sortir le dernier. Pour un combat de 45 minutes, on travaille 3 à 4 mois comme des acharnés, avec une discipline de fer et un régime alimentaire strict, sans sortir, sans aller boire un verre, loin de la famille. Je pars régulièrement aux États-Unis pour préparer

mes combats. C'est parfois compliqué à vivre. J'ai beaucoup de chance, j'ai des proches qui me soutiennent et une femme extraordinaire qui comprend ma passion. Je la connais depuis que j'ai 17 ans. Toutes les femmes n'accepteraient pas de vivre cette vie...

Vous affrontez, en mai 2014 à Macao, le champion du monde Evgeny GRADOVICH. Pour quelques points, vous perdez, alors que vous avez envoyé le tenant du titre au tapis. Comment avez-vous vécu cela ?

AM : C'est la loi de la boxe. Quand je suis parti à Macao pour le championnat du monde, ma femme était sur le point d'accoucher de notre deuxième fils. Après le combat, je suis rentré à 6h du matin à Zaventem, et elle venait d'entrer à l'hôpital. J'ai juste eu le temps de la rejoindre pour assister à l'accouchement. Quand j'ai pris mon fils dans les bras, là je vous jure que j'étais le champion du monde !

Et vous avez repris l'entraînement tout de suite après ?

AM : Bien sûr ! Le championnat du monde m'a fait grandir de 10 ans. J'ai vécu une expérience magnifique. Boxer devant 17 000 spectateurs, c'est incroyable ! Quand tu arrives et que tu te fais huer par tous les spectateurs, qui soutiennent ton adversaire, puis que tu envoies le champion du monde au sol au 6^e round et que ces 17 000 personnes se lèvent pour t'applaudir, tu es champion, même si tu n'as pas le titre. La déception est là, bien sûr, parce que je ne vis pas avec des rêves, je vis avec des buts. Je voulais devenir champion du monde. Mais ce n'est pas fini, je le serai !

Vous avez dû vous battre, dans tous les sens du terme, pour en arriver là où vous êtes. Qu'avez-vous envie de dire aux jeunes qui ont parfois tendance à baisser les bras ?

AM : Quand on les écoute parler, ils sont tous malheureux. Mais ils ne savent pas la chance qu'ils ont d'être dans un pays où on peut aller à l'école, où on peut se former. J'ai envie de leur dire : « *On vous donne votre chance, saisissez-là, allez de l'avant ! Allez au bout de vos envies plutôt que de traîner dans les rues. Allez dans les salles de sport. Étudiez, plutôt que de passer tout votre temps sur internet ou les jeux vidéo. Construisez votre vie !* »

Quand je suis arrivé de Géorgie, je n'allais pas débarquer à l'école et commencer à parler en russe, en arménien

ou en géorgien. Je me suis dit : « *Si tu veux qu'on te comprenne, apprends le français. Si tu veux gagner de l'argent, va travailler.* » C'est la même loi pour tout le monde, et si elle ne te plaît pas, tu retournes chez toi !

En continuant la boxe, j'ai commencé à travailler à 18 ans à la clinique et maternité Sainte-Elisabeth de Namur. Je me levais à 5h pour aller nettoyer les toilettes, les salles d'accouchement, etc. Puis j'ai été engagé pour y assurer la sécurité. Là, j'ai pris une pause-carrière pour me consacrer entièrement à mon sport. J'ai aussi monté mon académie de boxe à Dinant.

Vous avez accepté de vous impliquer dans un projet, avec l'Institut Cousot, sur le respect et la lutte contre la violence et le racisme. Il se terminera par un voyage en Arménie en votre compagnie. C'est important, pour vous, de participer à ce genre d'initiative ?

AM : Quand j'ai été contacté à propos de ce projet, je l'ai tout de suite pris à cœur. Je trouve ça magnifique ! J'ai rencontré les élèves, on a beaucoup discuté. Parfois, quand je vais à l'entraînement, je vois les jeunes, sur le trajet entre l'école et la gare, qui s'insultent, qui se poussent et se maltraitent. C'est n'importe quoi ! Si tu as envie de te bagarrer, viens à l'entraînement le soir, tu tapes dans le sac, il est fait pour ça, pour sortir tout ce qu'on a en soi... Dans la vie, il faut privilégier le dialogue.

Avez-vous envie que vos deux fils fassent de la boxe ?

AM : Oh non ! J'ai envie qu'ils fassent du sport, ça oui, mais la boxe, c'est vraiment dur. Quand on passe professionnel, c'est une vraie boucherie ! Après 12 rounds, on sort avec des blessures terribles. Il me faut un mois pour récupérer. J'ai envie que mes enfants soient fiers de moi plus tard, qu'ils sachent que je ferais tout pour eux, qu'ils comprennent la chance qu'ils ont de naître dans ce pays. J'espère qu'ils iront de l'avant pour construire leur vie comme eux en auront envie, si possible sans les difficultés que j'ai eues. Ils feront leurs propres choix. Moi au début, on peut dire que j'étais un peu fufou, mais depuis que j'ai mes enfants, j'ai de grandes responsabilités, je n'ai plus envie de relever n'importe quel défi, de perdre mon temps. J'ai 29 ans, et j'espère pouvoir poursuivre ma carrière jusqu'à 33 ans. ■

INTERVIEW ET TEXTE

MARIE-NOËLLE LOVENFOSSE